

Culture

La Villa Empain se mue en maison de lumière

EXPO



«The Light House»

Fondation Boghossian à la Villa Empain, Bruxelles, jusqu'au 18.04.2021.

Plus d'infos sur villaempain.com

À la Fondation Boghossian, «The Light House» est une plongée dans l'histoire millénaire de la lumière, qui remonte jusqu'à nous à travers quarante œuvres d'artistes vivants. Illuminations.

JOHAN-FRÉDÉRIK HEL GUEDJ

Sur son lit de mort, Goethe eut ces derniers mots fameux: «Mehr Licht», ou plus de lumière. Certains ont voulu entendre un appel à plus de Lumières, c'est-à-dire de connaissances. D'autres ont cru à un constat devant la mort: «Mehr Nicht», ou rien de plus, c'est fini. En fait, Goethe, qui

passa sa dernière soirée à discuter avec sa belle-fille de phénomènes optiques, lui aurait dit: «Ouvre le volet de la chambre pour qu'entre plus de lumière». Où l'on voit que les jeux des lumières vont de pair avec les jeux des mots.

Avec «The Light House» (le phare), c'est à ces jeux-là que nous convie la Fondation Boghossian, en se muant en Maison de Lumière qui couvre soixante ans de représentations et manifestations de la lumière, invitant le visiteur-regardeur à redécouvrir les informations fournies par ses sens.

Dans le grand hall de la fondation se dresse une pyramide-torrent de néons où Mounir Fatmi a inscrit le texte de la 24^e sourate du Coran, en anglais et en arabe. La lumière est si forte qu'elle rend ce texte presque illisible. Fatmi raconte: «Il y avait à la maison un Coran que nous n'avions pas le droit d'ouvrir, car nous étions trop impurs. Mais à côté de ce Coran, il y avait une photo du Roi [du Maroc], et j'ai longtemps cru qu'il

était un membre de la famille.» Avec «Light and Darkness», l'Écossais Charles Sandison offre un mur panoramique de mots de lumière qui s'agglomèrent et migrent telles des amibes sous le microscope, au gré d'algorithmes, cristallisant cette phrase de Virginia Woolf dans «La Promenade au phare»: «Une lumière ici requiert une ombre là-bas».

La Syro-Hongroise Róza El-Hassan nous convie ensuite à un autre jeu de mots, «Lichtmahl», Repas léger ou Repas de lumière: des lampes nichées dans des fruits et légumes joue sur le nourrissage de la lumière, si cher aux abeilles.

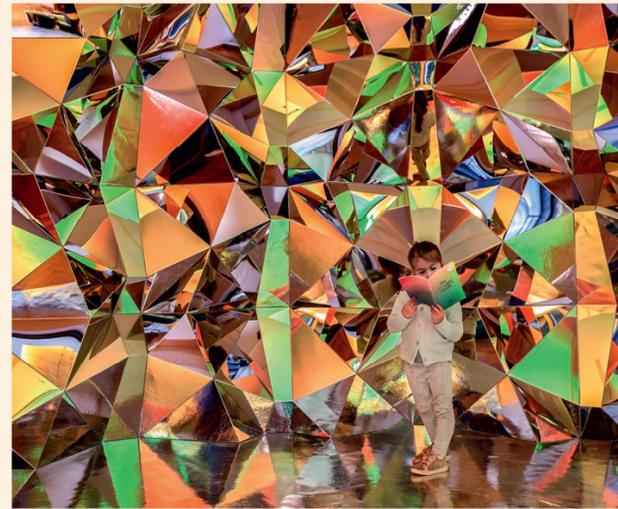
L'installation majestueuse de l'Autrichien Erwin Redl, «Faded Villa Empain», dans la chambre de la villa, transforme l'espace avec son rideau de LED rouges, tel le rideau liquide que Tintin franchit dans le Temple du Soleil (une autre affaire de lumière), comme une seconde peau, la peau sociale qui enveloppe et unit les visiteurs évoluant dans l'installation.

Il y a aussi de la drôlerie dans cette «Light House», avec «Eternal Contradiction» du Chilien Iván Navarro, un caisson habité par un miroir et un miroir sans tain, où le mot ME (moi) devient WE (nous), ou son «Antifurniture», un panneau de basket en néon rouge.

Enfin, le «Prism Wall» du Japonais Kaz Shirane décompose toute image de soi dans son kaléidoscope de miroirs sphériques convexes, où le moindre décalage par rapport au centre l'image bouleverse notre image du corps.

Maison triple

«The Light House» fait maison triple. La première réunit dix-neuf artistes contemporains du Japon, du Liban, de Corée du Sud, de Palestine, du Maroc, des États-Unis ou de Belgique, qui ont réalisé des pièces et installations in situ, pour «The Light House». La seconde est un chemin de lumière qui transforme l'avenue Franklin Roosevelt: un film opalescent bleu



«Prism Wall», de Kaz Shirane © ERWIN REDL

«Une lumière ici requiert une ombre là-bas.»

VIRGINIA WOOLF

DANS «LA PROMENADE AU PHARE»

recouvre, le temps de l'exposition, les lampadaires. Enfin, «The Light House» investit symboliquement d'autres maisons exposant «CMYK Corner», l'œuvre de Dennis Parren (Le Wiels, Bozar, le SMAK, mais aussi notamment l'IMA (Paris), le MUDAM (Luxembourg), le Parajanov Museum (Yerevan), le Surssock Museum (Beyrouth).

Le cirque réinvente la vi(II)e

Comment les arts vivants peuvent-ils rester en contact avec le public? L'Espace Catastrophe a eu l'idée de mettre le cirque en vitrines. Et c'est un brasero qui s'allume dans le cœur des spectateurs, pour un instant volé à la morosité.

LAURENT ANCION

Ce samedi matin, Piet, deux ans et demi bien tassés, ne veut plus quitter le Parvis de Saint-Gilles, à Bruxelles. Bien campé dans ses deux bottes en caoutchouc, il regarde bouche bée un drôle d'oiseau qui s'agite dans la vitrine de la Maison du Peuple. «On était passé hier soir par hasard, et il a absolument voulu revenir aujourd'hui», nous souffle Lea, sa maman.

Mais à bien les regarder, on ne sait plus trop qui attend qui, tant ils sont aspirés tous les deux par la grâce jonglistique de Guy Waerenburgh, à quelques centimètres d'eux, derrière la vitre. Un clin d'œil de l'artiste, un petit rideau qui se ferme, et voici Piet résigné à s'envoler.

Un geste poétique

Du cirque en vitrine, pour réchauffer le cœur des passants, le temps d'un instant. Pas de billetterie, pas d'attroupements: il suffisait d'y penser, toutes les règles

sanitaires sont respectées. L'œuf de Colomb? «Les arts du cirque sont impactés par le deuxième confinement, comme tous les autres secteurs des arts de la scène. Le contact avec le public n'est pas possible. Cette idée est une petite fenêtre, un geste poétique, très humble, qui nous est venu dans la grisaille», explique Benoît Litt, directeur de l'Espace Catastrophe avec Catherine Magis. Il n'empêche que l'humilité fait mouche. À quelques pas, on aperçoit un jeune homme qui griffonne un carnet à grands traits. Un croquis circassien? On s'approche. Et on lit, sur sa feuille, un grand «MERCi - MAGNIFIQUE». Il compte le montrer à l'artiste à une prochaine séance. «Ça fait tellement de bien de retrouver de la chaleur humaine. Être privé d'arts, c'est le pire qu'on puisse imaginer», sourit-il. Ses yeux sont embués.

Ce lèche-vitrines d'un autre genre, c'est «Circus in the City». Lancée le 26 novembre dernier, à raison de quelques soirs et matinées par semaine, l'opération pourrait faire florès à travers toute la ville de

Bruxelles – et ailleurs. Mais si l'idée semble évidente, sa réalisation se frotte à la sensibilité des pouvoirs communaux, responsables de l'ordre public. À l'interdiction de créer des rassemblements, ou d'en être la cause, le cirque peut répondre par sa capacité à amener de la chaleur, à animer des lieux fermés (comme actuellement la Maison du Peuple) et à concurrencer les soldes! «C'est vraiment mieux que le Black Friday!», s'enthousiasme Silvana, vigoureuse nonna qui fait rire Mia, sa petite-fille. On pourrait l'engager pour convaincre d'autres communes que celle de Saint-Gilles. Des discussions sont d'ailleurs en cours, et l'on pourrait voir tout bientôt des vitrines «s'encirquer» à Watermael-Boitsfort, Uccle, Ixelles, Bruxelles-Ville, Woluwe-Saint-Pierre...

Bouillonnement créatif

«Circus in the City», en programmant une équipe artistique différente à chaque fois, attire aussi l'attention des passants sur une évidence: non, les artistes n'ont pas fondu

avec le confinement comme des glaçons dans l'eau chaude. L'opération n'est en fait que la partie émergée d'un iceberg créatif. Loin des yeux, mais pas loin du cœur: en coulisses, les circassiens travaillent d'arrache-pied à leurs nouvelles créations. Dès le mois de mars, de nombreux opérateurs culturels ont repoussé leurs murs pour répondre à la demande de résidences et d'espace de travail.

À Uccle par exemple, la Roseraie a profité de sa configuration originale pour continuer à accueillir les artistes à travers tout. «Le besoin de salles de travail est déjà énorme en temps normal!», rapporte la directrice Emmanuelle Van Overschelde. «Certains lieux n'ont plus pu se consacrer aux résidences à cause des mesures sanitaires. À la Roseraie, on a l'avantage d'avoir des espaces extérieurs et des salles totalement indépendantes les unes des autres. L'activité de création est très intense dans le secteur. Mais on a tous hâte que le confinement se termine!»

Cette intensité créative permettra de ré-



Performance de l'équilibriste Felipe Salas dans le cadre de «Circus in the City» à la Maison du Peuple, à Saint-Gilles. © ESLA GOLDSTEIN & LULA GABAI

Non, les artistes n'ont pas fondu avec le confinement comme des glaçons dans l'eau chaude. En coulisses, les circassiens travaillent d'arrache-pied à leurs nouvelles créations.

soudre une équation à bien des inconnues: comment être prêts à retrouver le public quand les circonstances le permettront? Comment travailler son art, répéter, peaufiner ses spectacles? À l'Espace Catastrophe, on redouble aussi d'imagination pour répondre aux fourmis dans les jambes des artistes. De «Résidences Last Minute» en «Résidences hivernales», de la piste de travail bâtie en extérieur jusqu'aux conditions d'accès aux salles, on n'a pas perdu un seul jour (de travail) dans les anciennes Glacières.

«Mais tout cela ne prend du sens qu'avec le contact avec le public, au bout de l'alambic», reprend Benoît Litt. C'est bien l'idée, modeste mais réelle, de «Circus in the City». «C'est un petit clin d'œil. Comment sortir du virtuel, des contacts à distance? Le passant, s'il mord à l'hameçon, y gagne quelques instants différents, d'autres couleurs dans la ville...»

Piet, dans ses bottes en caoutchouc, lui donne entièrement raison.

«Circus in the City», dans la vitrine de la Maison du Peuple, à Saint-Gilles (Bruxelles). Pas de communication d'horaires pour respecter l'interdiction de rassemblement. À suivre dans d'autres communes bruxelloises.